

LE VIKING DU SIX HEURES QUARANTE-CINQ

Depuis bientôt une dizaine d'années, tous les vendredis matin excepté au mois d'août, le Viking s'installait dans le Paris-Nantes de six heures quarante-cinq. Sa haute silhouette aux longs cheveux blonds à qui il devait son surnom se frayait un chemin droit devant, sans attention pour les soldats en armes dans la gare, les banlieusards ensommeillés et la cohorte des voyageurs de l'aube. Voiture n° 1, place n°1, première classe, non-fumeur, côté fenêtre, il rangeait son attaché-case dans le casier à bagages, allongeait ses longues jambes sous le fauteuil de son voisin de devant, croisait ses mains sur sa ceinture, rejetait sa tête en arrière, fermait un œil, fermait l'autre, fermait les deux et s'endormait. Le contrôleur habitué tirait à son passage le billet de sa poche et le poinçonnait sans le réveiller. Le Viking dormait à poings fermés jusqu'à Nantes où il arrivait frais et dispos pour le conseil hebdomadaire de l'entreprise de composants électroniques dont il était actionnaire. De Paris à Nantes, c'était un long tunnel où il se laissait glisser dans le sifflement régulier de la rame, deux heures de sommeil sans rêves, un supplément de nuit hygiénique hors du temps et du monde des vivants, un voyage efficace, moderne et lisse.

Ce matin-là, quand le train ralentit, le Viking ouvrit un œil, puis l'autre. Comme à son habitude, il ouvrit les deux au moment exact où la rame s'immobilisa. Comme à son habitude, il décroisa ses mains, regroupa ses grandes jambes pour se lever,

attrapa son attaché-case dans le casier à bagages, remonta le wagon sans un regard pour ses compagnons de voyage, pressa le bouton de la porte, attendit le soupir pneumatique du mécanisme d'ouverture et descendit. Il venait à peine de poser le pied sur le sol quand la porte se referma derrière lui. La rame s'ébranlait, voitures numéro deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit, de plus en plus rapidement. Quand le T.G.V. eut repris sa route dans un grand sifflement de vent, au lieu de la gare familière de Nantes, le Viking découvrit un grand fleuve à ses pieds et une falaise dans son dos.

N'importe qui, quelle que fût sa surprise, se serait arrêté au spectacle de la Loire léchant ses bancs de sable presque roses dans la lumière du matin. N'importe qui se serait attardé sur les coteaux verts aux châteaux gris qui grimpaient sur l'autre rive. Mais le Viking n'était pas n'importe qui. Il était un homme efficace, moderne et lisse. Il s'agenouilla sur le ballast, ouvrit son attaché-case d'où il tira un téléphone portable. C'est au moment précis où il allait composer le numéro des réclamations de la S.N.C.F. que passa, comme une fusée bleue, la double rame du T.G.V. Nantes-Paris. Un tourbillon de vent facétieux plongea dans la valise et emporta d'un seul souffle les agendas et les rapports, les notes de synthèse, bilans et prospectives de l'homme moderne, efficace et lisse. Les papiers affolés tournoyèrent en fête dans l'air du matin. Pris de panique, le Viking se lança à leur poursuite. Il dévala le coteau, s'accrocha aux branches des aulnes, dégringola plus qu'il courut à la rencontre du fleuve, trébucha et finit par piquer la tête la première dans les eaux de la Loire.

— Au secours ! hurla le Viking.

Le roulement sourd d'un convoi de marchandises couvrit sa voix. Déjà la Loire entraînait sa proie. Il faut être civelle ou saumon pour remonter le fleuve. Les requins de

la finance ne nagent pas dans ces eaux vivantes. La chevelure blonde de l'homme fit un dernier remous à la pointe de l'île Neuve et plongea pour ne plus reparaître.

Quand il ouvrit les yeux, une légère brise agitait un toit de branches et de feuilles au-dessus de sa tête. Tout en haut était le ciel, plus haut que les arbres, plus haut que la crête du vallon, plus bleu que les rêves des enfants. A cinq mètres sous lui, une prairie étalait à profusion l'infinie variété des fleurs du printemps. Ce n'étaient que des fleurs banales, grandes marguerites, coquelicots, bourraches, digitales, pervenches, bleuets, chardons ou mauves, des fleurs ignorées des fleuristes des magasins des villes, mais elles s'offraient avec une telle simplicité, étalaient leurs couleurs avec une telle générosité, et dans un tel fouillis sans la moindre trace d'affectation, qu'on aurait dit, en clignant des yeux, la palette d'un impressionniste abandonnée au bord de l'eau. Car il y avait de l'eau aussi, une rivière claire où éclatait le jaune des nénuphars, une rivière de silence où la plus petite bulle de vase venant mourir à la surface faisait événement. Le ciel et les arbres au-dessus de sa tête, la rivière et les près à ses pieds, le Viking se demanda s'il était mort. En ce cas, il ne comprenait pas très bien sur la base de quelles qualités on l'avait admis au paradis. Ou bien alors il était devenu fou. En homme moderne, efficace et lisse, en homme heureux aussi de sentir la caresse du vent sur son visage après avoir redouté la langue froide des courants de Loire, il se borna à constater qu'il se trouvait dans une cabane et que cette cabane était construite dans un arbre - ou plutôt dans trois arbres fraternels qui servaient ensemble d'accroche au plancher de la construction. Il estima aussi qu'il risquait de se rompre le cou à vouloir en descendre sans aide. Son costume séchait, accroché à une branche, ainsi que ses chaussettes, sa chemise

et son caleçon. On l'avait revêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise blanche à trois boutons comme on en portait autrefois dans les campagnes.

Qui l'avait tiré de la Loire, qui l'avait amené ici et pour quelle raison ? Le Viking douta que même avec son portable, son modem et une ligne de téléphone, la grande cybertaine eût réussi à trouver une réponse à ses questions.

Il devait être quatre ou cinq heures au soleil.

— Il faut absolument que je sorte d'ici et que je regagne Nantes au plus vite, réfléchit l'homme d'affaire dans son arbre. Il doit bien y avoir un village dans les environs. Un village et un bistrot. Un bistrot et une ligne de téléphone. La France n'est pas l'Afrique, et si profonde qu'elle soit parfois, on n'est jamais bien loin d'un bureau de poste

Comme il en était là de ses réflexions, une barque plate apparut au coude de la rivière. Cinq hommes y avaient pris place, armés de serpettes et de couteaux. Ils s'employaient à couper les nénuphars qui menaçaient de tout envahir.

— Ohé ! cria le Viking en agitant ses bras comme un naufragé.

— Ohé ! répondirent les hommes en riant. On est bien là-haut ?

— Très bien, admit honnêtement l'involontaire Robinson. Mais je voudrais bien descendre. Il faut que je trouve un téléphone. C'est urgent.

— Ne vous inquiétez pas, reprit un des hommes de la barque. Dès que nous serons au bourg, nous enverrons quelqu'un avec une échelle. Ne ratez pas le coucher de soleil. D'où vous êtes, c'est superbe.

Et très lentement, avec des bruits d'eau et des glouglous de gaffe, la barque des faucheurs de nénuphars doubla les trois cyprès chauves de Louisiane où la cabane était installée.

— J'espère qu'ils ne vont pas trop traîner en chemin, pensa le Viking. Et comme il n'avait absolument rien d'autre à faire, il laissa filer son regard librement sur la rivière et la vallée. Les p'tits oiseaux chantaient, les abeilles butinaient, les bourdons bourdonnaient, les libellules virevoltaient et les papillons papillonnaient. Chacun faisait exactement ce qu'il avait à faire. Pour la première fois de sa vie, l'homme à l'agenda toujours plein ne faisait rien, rien que regarder le monde où le hasard l'avait conduit. Ce n'était pas désagréable, tout compte fait, l'oisiveté. C'était même assez sympathique de se gaver ainsi de calme et de lumière, de se laisser envahir par la douceur des choses...

Quand une bande de gamins passa sur un radeau de bidons et de palettes, fiers comme des conquistadores sur la trace de l'El Dorado, le Viking s'aplatit dans sa cachette pour ne pas être vu. Il ne voulait pas déranger. Les jeux des enfants sont comme les rêves des somnambules, il y a toujours du danger à les briser sans ménagement.

Plus tard, le soleil se coucha aussi joliment que les faucheurs de nénuphars l'avaient annoncé. Sentant la nuit venir, le naufragé de la cabane s'inquiéta de ce que personne ne lui était venu en aide.

— La plaisanterie a assez duré, se dit-il quand le noir fut monté jusqu'au sommet des arbres les plus grands, Je ne vais pas passer la nuit dans cette cabane comme un vieux singe paralytique à attendre que quelqu'un vienne me chercher.

Au risque de se rompre le cou, il entreprit de descendre de son arbre et y parvint, ma foi, sans trop de casse. Une voiture passa au loin, il devait donc y avoir une route. Le viking se mit en chemin guidé par le bruit des moteurs.

Au bout d'une petite demi-heure de marche à tâtons au bord de la rivière, il arriva sous un pont immense dont les piles de béton venaient se ficher de part et d'autre de l'eau. Tout là-haut, sur la route, c'était un bourdonnement incessant de moteurs, un

grondement de phares, un grand tremblement de camions. Le monde moderne passait là, à cent mètres au-dessus de sa tête. Il aurait suffi de grimper, il aurait suffi d'un dernier effort dans les buissons pour se retrouver sur le bord de la nationale, le pouce en l'air, pour reprendre le flot de la vie interrompu le matin par l'arrêt du T.G.V. Le Viking ne s'y résolut pas. Il n'avait plus peur de la nuit du Hâvre, plus peur des bruits inconnus de bêtes glissant sous les arbres, plus peur des serpents et des chauves-souris. A présent, il découvrait et écoutait avec frayeur le grand vacarme de la circulation sur le pont. Quelle agitation, quelle absurde vitesse dans la tranquillité nocturne.

Il fit demi-tour, abandonna son projet de rentrer le plus vite possible en ville et descendit le cours de la rivière par où avaient disparu les barques de l'après-midi. Plus que les voitures et les feux rouges, il avait envie de revoir les enfants et les faucheurs de nénuphars.

Une demi-lune ouverte dans le ciel éclairait son chemin. Des ombres blanches dansaient à la surface de l'eau. Il arriva bientôt à proximité d'un pont de pierre au milieu d'un bourg. Le village semblait désert. Une musique vivante d'accordéon courait entre les maisons comme un ruisseau. Le Viking en chercha la source et arriva au pied d'une forte tour octogonale fièrement dressée dans la cour d'un château. Il y avait là des enfants déguisés en serpents et en papillons, des enfants-feuilles et des enfants-arbres, des sorciers et des magiciens qui causaient en riant autour des feux. Il y avait des anciens assis à de grandes tables devant des petits verres de vin blanc. Il y avait des parents émus et des institutrices affairées. Tout le pays s'était donné rendez-vous là, autour des enfants des écoles qui dansaient sur l'estrade. Les vieux causaient du temps des fêtes et des bals à dix sous sur la grand-prée, du temps des cochons et des chèvres

dans la tour, de l'époque des oiseaux si nombreux derrière les fenêtres sans bâtis que, certains été, en écoutant le bruissement de leurs ailes, on aurait cru que la pierre respirait.

Un pêcheur évoquait la Loire d'avant les sabliers industriels, la Loire des lamproies, des saumons et des aloses. En ces temps-là, sept à huit cents cormorans nichaient sur l'île Perdue. Ils avalaient à eux tous plus de 500 kilos de poisson par jour. Ils avaient fait moins de dégâts que les messieurs de Nantes avec leurs diplômes d'ingénieurs et leur acharnement à faire sauter les Roches de Bellevue. Les uns évoquaient des souvenirs, d'autres des souvenirs de souvenirs qui étaient déjà presque de l'histoire. Avant la levée du chemin de fer, il y a plus de cent cinquante ans, le grand père d'une grand mère avait passé le fleuve avec ses bœufs ferrés sur la glace d'un hiver particulièrement rigoureux.

Pendant que les vieux ravivaient leur mémoire comme un jardinier aère les racines de ses plants les plus rares, les gamins projetaient de nouvelles aventures au bord de la rivière, les plus grands échangeaient des rendez-vous au plan d'eau ou aux Bermudes, où se donnent les bals d'aujourd'hui.

Le Viking se mêla à la foule. On lui tendit un verre. Le vin blanc avait le parfum frais d'un après-midi d'été au bord de l'eau. Il claqua sa langue contre son palais. C'était tout de même incroyable qu'il existe un monde comme celui-ci derrière les vitres du T.G.V. L'homme efficace, moderne et lise ne regrettait plus du tout sa mésaventure du matin ni même son bain forcé dans la Loire.

Le silence peu à peu s'installa dans la cour du château. Un homme était monté sur l'estrade. Il portait une casquette bleue, un pull-over bleu boutonné sur l'épaule droite et deux grandes bottes qui lui montaient jusqu'au-dessus du genou. "Il était une fois" furent ses premières paroles.

" Il était une fois un guerrier du Nord nommé Oud qui ne rêvait que de conquêtes, de combats et de butins. Depuis toujours, il courait le monde de ville en ville à l'assaut des moulins et des fermes, des églises et des châteaux. Or, il advint un jour qu'il se tenait à la poupe de son Drakkar, qu'une saute soudaine du vent de galerne fit pivoter sa voile et l'envoya, d'un bon coup de baume, rendre visite aux poissons. Oud, assommé, coula à pic. Il allait rejoindre Thor et Odin au pays barbare de ses ancêtres quand un poisson magique nagea à son secours..."

Maintenant, le Viking devinait qui l'avait sauvé du fleuve et installé dans la cabane des cyprès chauves de Louisiane. Il écouta avec intérêt la légende du sanguinaire Oud touché par la grâce d'une vallée verte et tranquille au point d'y fonder une ville. Il aborda le marin bleu à sa descente de l'estrade.

— Je sais que c'est vous qui m'avez tiré de la Loire, dit l'homme du train. Je voulais vous remercier. Mais pourquoi m'avoir perché dans cette cabane au bord de la rivière ? Pourquoi cette mascarade ?

Le marin haussa les épaules.

— Vous avez failli vous noyer en courant après un téléphone portable et quelques papiers pleins de chiffres. Je n'allais pas vous remettre dans un monde de chiffres et de téléphones. On ne jette pas à la mer celui qu'on vient de tirer du fleuve. Dans la cabane, j'ai pensé que vous pourriez garder la tête hors de l'eau pendant quelques heures et c'est pourquoi j'ai conseillé à mes amis les faucheurs de nénuphars de ne pas trop se presser pour vous apporter une échelle. A présent, vous êtes libre. Demain matin, vous trouverez un train pour vous mener à Nantes.

Le lendemain matin, le Viking est reparti pour la ville dans le petit train qui prend le temps de regarder la Loire. Le vendredi suivant, à six heures quarante-cinq, il s'est installé à sa place habituelle dans le T.G.V. direct Paris-Nantes. Il a rangé sa mallette, allongé ses grandes jambes, rejeté sa tête en arrière, fermé un œil, fermé l'autre. Il a fermé les deux. Il n'a pas réussi à s'endormir.

Dans le train qui file à trois cents à l'heure d'une tour de bureaux à une autre tour de bureaux, le Viking étouffe. Il a peur de se noyer. Il rêve les yeux ouverts d'une maison au-dessus du fleuve, à deux pas de la rivière, il rêve de silence, de lumières et de couleurs, d'un havre de paix où tenir sa tête hors de l'eau des jours. Où donc se cache ce paradis ? Il est tout près. Il passe comme un éclair dans l'encadrement de la fenêtre du train. Bientôt, comme beaucoup d'autres avant lui qui ont caché leurs maisons sous les arbres, le Viking viendra s'y installer. Une "Folie" ? Qui sait... S'il ne joue pas les nouveaux seigneurs nantais, peut-être saura-t-il trouver des amis au bord du Hâvre de ce pays.

Une semaine à la campagne © Éditions l'Harmattan 1998